

## Nos vies formidables Contre le rasoir d'Ockham

Pierre-Alexandre Fradet

Number 320, October 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92679ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fradet, P.-A. (2019). Review of [Nos vies formidables : contre le rasoir d'Ockham]. *Séquences : la revue de cinéma*, (320), 22–22.

# Nos vies formidables

## Contre le rasoir d'Ockham

PIERRE-ALEXANDRE FRADET



« Que ce mouvement expiatoire ait partie liée avec la possibilité pure, voilà qui est évident, mais on ne saurait oublier qu'il tente de capturer au final tout autre chose que le possible : le réel, son essence et ses propriétés. »

—  
Un champ de possibles qui excède ce qui se joue sur l'écran

—  
Origine : France  
Année : 2019  
Durée : 1 h 57  
Réal. : Fabienne Godet  
Scén. : Fabienne Godet, Julie Moulrier  
Images : Marie Celette  
Mont. : Florent Mangeot  
Mus. : Fabien Bourdier  
Son : Fabien Bourdier, Valérie Deloof  
Dir. art. : Aurélien Maillé, Antoine Fenske  
Int. : Julie Moulrier (Margot), Louis Arène (Théo), Françoise Cadol (mère de Margot), Jacques de Candé (Jérémy), Véronique Dossetto (Sonia), Sandor Funtek (Dylan), Abbas Zahmani (César), Johan Libéreau (Léo), Bruno Lochet (Pierre), Cédric Maruani (Jalil), Isabelle Florido (Isabelle), Zoé Héran (Salomé)  
Prod. : Bertrand Faivre, Vincent Gadelle  
Dist. : Funfilm.

Avec son titre ironique, *Nos vies formidables* fait valser dans les airs les braises d'existences déformées par l'alcool et la drogue. Des existences en pleine reconstruction, dans une maison de campagne qui tient lieu de centre de désintoxication. Qu'y a-t-il de formidable à ces vies, sinon qu'elles peuvent subsister malgré leur déchéance et, en groupe, s'affranchir peu à peu de leurs douleurs ?

Margot parle peu. Margot est isolée. Margot est insatisfaite. Mais elle se satisfait de pouvoir au moins lutter contre cette insatisfaction en présence des autres. Pour l'illustrer, la cinéaste Fabienne Godet crée une impression de docufiction et privilégie les plans serrés qui ne sont pas sans rappeler — en plus pudiques — certains dispositifs de Rodrigue Jean. Une lecture superficielle inciterait à voir ici le moment de reconstruction *actuelle* des personnages, tandis qu'une interprétation plus profonde — plus risquée aussi — y repèrerait les *potentialités pures* qui entourent leurs vies. Car sous la loupe de Fabienne Godet, on voit moins des êtres souffrants que des individus-en-chantier, portés par des virtualités discrètement salutaires.

Comment accéder à ces virtualités ? L'œuvre ne le révèle pas sans détour elle-même, mais elle fournit au moins l'occasion d'esquisser une réponse : *il importe de s'opposer au rasoir d'Ockham*. D'après ce principe admis en philosophie, il convient de faire l'économie du plus d'entités possible afin de rendre compte du monde. Au lieu de postuler un maximum d'êtres, on doit s'en tenir au strict minimum. Bien qu'il soit devenu commun de valoriser ce principe par souci d'éviter le risque d'erreurs, il faut aujourd'hui rappeler qu'il nous expose lui-même à un autre danger possible, plus ravageur encore : *celui de ne jamais atteindre la réalité profonde en muselant la pensée*. Le rasoir d'Ockham est

inhibiteur ; il fait mourir dans l'œuf un vaste champ de possibles. Tel un tireur fou qui voudrait atteindre un maximum de gens sans jamais prendre pour cible qui que ce soit en particulier, celui qui rejette le rasoir d'Ockham, comme invite à le faire cette lecture de *Nos vies formidables*, veut se permettre de toucher au fond des choses par un accident contrôlé. Il veut se donner la chance de sonder fortuitement l'absolu.

Ne serait-ce pas là un projet ancien, ou trivial, ou courant ? Pas du tout. Sans doute existe-t-il un certain nombre de philosophies qui ont pris à partie le rasoir d'Ockham. Mais le désenclavement proposé ici se distingue de chacune d'elles. À l'encontre de l'anarchisme épistémologique de Feyerabend, il vise à offrir une méthode systématique d'acquisition de connaissances, plutôt que de signer l'arrêt de mort de toute méthode sous prétexte que « tout va ». À rebours du pragmatisme spéculatif de James, Whitehead et Stengers, ce projet théorique ne suppose pas que le monde soit une simple construction plurielle relative aux besoins de chacun. À la différence du réalisme spéculatif qui croit pouvoir accéder à l'absolu sans retomber dans le dogmatisme pré-kantien, il ne s'agit pas tant d'élire une vérité unique et certaine (qu'elle soit celle de Meillassoux, Brassier, Harman ou Grant) que de multiplier *a priori* les avenues de pensée possibles afin de pouvoir, *a posteriori*, faire un juste tri entre elles. Au contraire du dogmatisme pré-kantien, il n'est pas question de dépasser les limites de l'esprit en s'orientant uniquement vers les réalités surnaturelles classiques (Dieu, les anges, etc.). Et enfin, à l'encontre de David Lewis pour qui c'est l'utilité qui justifie la nécessité de poser l'existence concrète des mondes possibles, le geste philosophique évoqué ici vise à affranchir la pensée de l'exigence d'adhérer aux critères pratiques.

Que ce mouvement expiatoire ait partie liée avec la possibilité pure, voilà qui est évident, mais on ne saurait oublier qu'il tente de capturer au final tout autre chose que le possible : le réel, son essence et ses propriétés. Quel est le lien entre ces considérations et *Nos vies formidables* ? Il est à la fois direct et indirect. Direct, parce que la multiplicité de ses personnages-en-reconstruction évoque avec force un champ de possibles qui excèdent ce qui se joue sur l'écran. Et indirect, parce que le dire filmique de *Nos vies formidables* demeure distinct du présent dire philosophique et que, pour parvenir à intelliger celui-ci, il fallait s'arracher de celui-là. ▲